

PETITE PHILOSOPHIE  
DE LA CHAUSSETTE

## DU MÊME AUTEUR

- Un lit pour deux, la tendre guerre*, Lattès, 2015.
- Piégée dans son couple*, Les Liens qui Libèrent, 2016.
- Saint-Valentin, mon amour*, Les Liens qui Libèrent, 2017.
- Burkini, autopsie d'un fait divers*, Les Liens qui Libèrent, 2017.
- L'amour qu'elle n'attendait plus*, Hugo éditions, 2018.
- La Fin de la démocratie, apogée et déclin d'une civilisation*, Les Liens qui Libèrent, 2019.
- Pas envie ce soir. Le consentement dans le couple*, Les Liens qui Libèrent, 2020.
- C'est fatigant la liberté, une leçon de la crise*, L'Observatoire, 2021.
- Ce qu'embrasser veut dire. Raison, sexe et sentiments*, Payot, 2021.
- La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Armand Colin (nouvelle édition), 2022.

JEAN-CLAUDE KAUFMANN



PETITE PHILOSOPHIE  
DE LA CHAUSSETTE

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022  
ISBN 978-2-283-03617-4

## Introduction

Ceci n'est pas une encyclopédie. Vous ne saurez pas tout sur la chaussette. Quelques mots seulement sur son histoire, qui aurait mérité un livre entier, racontant comment elle se distingua du bas pour devenir elle-même, tricotée à l'infini par des bataillons de femmes, fixée au mollet par des appareils sophistiqués chez les plus riches, retombante aux chevilles chez les pauvres. Avant que l'invention de l'élastique n'ouvre sur une égalité plus démocratique. Quelques mots seulement sur l'économie, à l'heure où la mondialisation fait basculer sa production vers la Chine. Quelques mots également sur sa géographie, alors que sa prétention à l'universalité ne parvient pas à effacer les particularités locales – difficile de porter des chaussettes en laine quand on vit sous les tropiques. Le refus de la chaussette prend parfois les allures d'une résistance au modèle occidental.

Non, l'ambition de ce livre est différente, démesurée peut-être. Elle n'est pas de tout dire

sur la chaussette, mais de lui faire dire ce que l'on ne s'attend pas qu'elle dise, de la forcer à livrer ses secrets, de la transformer en instrument d'analyse de certains mystères du monde.

Il se trouve que j'aime faire parler les objets. J'ai déjà suivi la piste du linge pour décrypter le fonctionnement conjugal, fouillé le sac à main des femmes pour voir s'y former une part de leur identité, scruté les casseroles pour comprendre comment les repas construisent la famille. Cette fois, je ferai donc parler la chaussette. Et je suis persuadé qu'elle a beaucoup à nous dire.

J'aime aussi ce que l'on appelle en technique d'enquête le « matériau faible », qui par sa rareté impose de le travailler au corps, ainsi que les terrains vierges qui évitent de se noyer dans une synthèse bibliographique interminable, car tellement a déjà été écrit sur le sujet que l'on finit par se perdre dans un océan sans fin.

Je me disais donc naïvement qu'avec la chaussette je conjurais ce risque, que j'aurais le confort et la liberté intellectuelle de ces problématiques où tout ou presque est à inventer. Que je ne serais sans doute pas le premier, mais que le tour de ce qui avait été produit sur la question devrait être bref. Dans un livre récent sur l'histoire de la Saint-Valentin, j'avais même eu la surprise de constater que les travaux notables

## INTRODUCTION

sur la question se comptaient sur les doigts d'une seule main. Autant dire, rien. Alors, la chaussette !

Je n'allais pas tarder à être déçu.

Non par l'avalanche de milliers, de millions de publications commerciales ou marketing. Cela je m'y attendais. Mais en découvrant que la chaussette avait fait l'objet de débats théoriques enflammés en philosophie, en psychanalyse, en physique quantique. Hegel, Heidegger, Walter Benjamin, Freud et bien d'autres s'étaient passionnés pour la chaussette et l'avaient érigée en objet de développements conceptuels des plus abstraits. Diantre, que signifiait cette prolifération intellectuelle, de très haute volée, si inattendue ? Que signifiait également le nombre conséquent d'articles et de livres affichant en titre le pouvoir explicatif des chaussettes ?

J'étais décontenancé. Et c'est fiévreusement que je tournais les pages de tous ces écrits, avide de découvrir les trouvailles de mes prédécesseurs, mais prêt désormais à renoncer à ma propre ambition d'énoncer une théorie de la chaussette si tant et tant avait été déjà dit avant moi.

Je fus à nouveau déçu. Non par le trop-plein, mais par le vide cette fois. Car après l'annonce grandiloquente du titre, la chaussette était par la suite oubliée, ou n'émergeait de façon marginale qu'en quelques lignes allusives. Je répétais l'expérience plusieurs fois, de moins en moins surpris

par le décalage évident entre l'annonce de titre et la pauvreté du contenu, jusqu'à comprendre que ce décalage disait quelque chose d'important sur la chaussette. Les auteurs l'avaient intuitivement senti, sans parvenir à résoudre son énigme. Ils en étaient restés à un titre sans suite, sans même s'excuser de ne rien écrire ou si peu sur la chaussette après une aussi belle promesse.

Le défi semblait donc de taille, mais il décuplait ma curiosité : je résoudrais le mystère de la chaussette !

## 1.

### Promenade (en chaussettes) entre fausses pistes et grandes idées

Avant d'expliquer dans le détail, argumentant pied à pied (il ne peut en aller autrement pour la chaussette), je ne peux ignorer tout ce que ces sommités intellectuelles ont élaboré, tricotant leurs intuitions avec opiniâtreté, même si les envolées abstraites leur ont souvent fait oublier la chaussette qui était au début de leurs réflexions. Je vais donc vous entraîner dans une sorte de cabinet des curiosités où nous nous fourvoierons dans quelques impasses. Cependant, le début d'un véritable chemin commencera à se dessiner.

*Deux n'égalent trois  
que si l'on ne range pas ses chaussettes*

Même les mathématiques, habituellement si sèches, si rigoureuses, annonçaient pouvoir me faire des révélations sur la chaussette. Avidé de ces découvertes, ce n'est pas sans une certaine

excitation intellectuelle que je me jetai sur le livre de Rob Eastaway, *Combien de chaussettes font la paire ?* Je savais bien qu'il ne s'agissait pas d'un livre de haute théorie, mais plutôt de vulgarisation, à partir d'expériences tirées de la vie quotidienne. Il n'empêche, le résumé de l'ouvrage incitait à penser que, grâce aux chaussettes, on pourrait découvrir que  $1 + 1$  n'égalent pas forcément 2. Cela méritait bien le détour.

Quelle déception ! Le livre est essentiellement constitué d'exercices – certes intéressants – et les chaussettes se réduisent à quelques pauvres lignes introductives, que je vous cite *in extenso* :

« Combien de chaussettes faut-il pour faire une paire ?

Pas deux. Pas chez moi en tout cas. Pourquoi ? Parce que dans la lumière d'un sombre matin d'hiver, quand j'ouvre mon tiroir rempli d'un mélange de chaussettes bleues et noires et que j'en tire deux, je peux vous garantir qu'elles sont invariablement dépareillées.

La bonne nouvelle pour un type malchanceux dans mon genre, c'est que si j'en tire TROIS, je suis certain de pouvoir me mettre aux pieds une paire de chaussettes digne de ce nom. Une paire de bleues ou une paire de noires, mais une paire. Une simple chaussette en plus permet donc aux mathématiques de triompher de la loi

de Murphy. Combien de chaussettes faut-il pour faire une paire ? Trois pour sûr<sup>1</sup> ».

La « loi de Murphy » n'a rien d'une équation mathématique. C'est un simple adage, qui veut que quand ça commence à aller mal, tout va continuer à aller mal, et que le pauvre Rob ne va pas trouver sa paire de chaussettes. Cela est amusant mais on frôle l'arnaque intellectuelle, du moins la promesse mensongère. Car pour que trois chaussettes fassent une paire à coup sûr, il faut que Rob n'ait dans son tiroir que des chaussettes bleues et noires, de même style. Et surtout, on n'apprend rien sur les chaussettes.

Par ailleurs, l'exemple donné est assez mal choisi et peu représentatif de la vie quotidienne. En effet, seules quelques catégories de ménages possèdent des tiroirs à chaussettes dans lesquels celles-ci ne sont pas regroupées par paire après lavage, en petites boules deux par deux ou simplement accolées : il s'agit d'hommes célibataires généralement jeunes ou quelquefois plus tardifs. Le seul apport de connaissance donné par cet exemple porte donc sur la vie privée de Rob lui-même. Son tiroir à chaussettes a parlé.

Cependant, cet exemple d'un tiroir à chaussettes contenant deux paires différentes a peut-être inspiré un collectif de psychologues expérimentaux, qui l'a repris pour étudier comment différents groupes (dont un groupe de collégiens et un

groupe de mathématiciens) qualifiaient le fait de tomber sur la bonne chaussette – car contrairement à ce que dit Rob Eastaway, trois ne sont pas obligatoirement nécessaires, on peut tomber directement sur la paire bleue ou la paire noire<sup>2</sup>. Il faut préciser qu'un bandeau a été placé sur les yeux des tireurs de chaussettes pour que le choix se fasse véritablement à l'aveugle. Comment diable Rob peut-il tomber « invariablement » sur la mauvaise chaussette alors qu'il peut les voir ? Les mathématiciens ont parlé de « probabilité ». Les collégiens, par contre, ont dit qu'ils avaient de la chance. Car eux, sans doute, comme Rob, sont confrontés à un tiroir pas très bien rangé.

*Les chaussettes du professeur Bertlmann*

Reinhold Bertlmann aurait pu donner des idées à Rob pour faciliter sa vie quotidienne. C'est un spécialiste de physique des particules, la tête perchée dans les nuages de la théorie quantique. Cependant, au niveau des pieds, qu'il a bien sur terre, il a une curieuse habitude vestimentaire (que nous retrouverons chez quelques artistes et intellectuels anticonformistes) : il porte ostensiblement des chaussettes dépareillées, de couleurs vives mais très différentes, accrochant le regard de ses collègues. Notamment de John

Bell, qu'il retrouve en 1978 au CERN à Genève, pour travailler ensemble sur la décohérence des systèmes quantiques et les anomalies dans la théorie quantique des champs.

Nous voici donc partis bien loin de notre modeste chaussette, dans un univers de complexité maîtrisé seulement par une poignée de chercheurs, qui s'interrogent notamment sur l'hypothèse de noyaux de réalité dans des océans d'incertitudes. Une question intéressante, mais qui nécessite d'avoir quelques informations sur les polémiques passionnées qui agitent la physique quantique. Pourquoi me direz-vous ? Parce qu'en 1981 John Bell publie un article qui va vite devenir célèbre et alimenter des débats fiévreux : « *Bertlmann's socks and the nature of reality* » (« Les chaussettes de Bertlmann et la nature de la réalité<sup>3</sup> »). Ainsi les chaussettes dépareillées du collègue de John Bell lui permettaient-elles de proposer une avancée décisive sur la compréhension de la nature de la réalité, un des plus grands mystères du monde ! Je ne pouvais évidemment pas faire l'impasse.

Pendant plusieurs jours, j'ai tenté de décrypter le paradoxe Einstein-Podolsky-Rosen, le principe d'incertitude de Heisenberg, ou les variables cachées dans les superpositions quantiques. Je n'ai réussi qu'à accentuer la brume épaisse qui envahissait mon pauvre cerveau, et à ressentir

une forte migraine. À ressentir de l'angoisse aussi. Car j'ai encore en mémoire le livre de Alan Sokal et Jean Bricmont dénonçant les « impostures intellectuelles<sup>4</sup> » de ces chercheurs en sciences humaines osant s'aventurer dans le monde des « vraies sciences » et lançant des spéculations hasardeuses faisant rire les spécialistes. Eux seuls savent, et ne considèrent pas les sciences humaines comme des sciences. Ils les appellent parfois les « sciences molles ».

Alors comment faire ? Serais-je condamné à ne pouvoir me renseigner sur cette proposition palpitante selon laquelle les chaussettes du professeur Bertlmann permettraient de comprendre la nature de la réalité ? Autant tirer un trait sur mon projet d'écrire un livre révélant le secret des chaussettes.

La vie est parfois faite de hasards étonnants. Car ce même Jean Bricmont qui, du haut de sa science, m'intimide comme un maître d'école du XIX<sup>e</sup> siècle et m'empêche de lancer mes propres hypothèses, est par ailleurs lui-même physicien, et a participé à la fameuse polémique en écrivant sur les chaussettes du professeur Bertlmann<sup>5</sup>. J'ai donc trouvé le moyen de me sortir de cette impasse, et je vais le citer ici, sans commentaire, ou très peu, pour éviter de me faire épingleur. À vous de vous débrouiller avec cela (le lecteur,

lui, a tous les droits, il peut rêver ou lancer des hypothèses comme bon lui semble).

*Une chaussette rouge et bleue à la fois*

« Le problème est que la branche du dilemme qu'Einstein considérait comme absurde, l'existence d'actions à distance, est en fait vraie. Pour expliquer cela, nous utiliserons l'histoire, due à Bell, des chaussettes de Mr Bertlmann. Mr Bertlmann est un scientifique qui porte toujours des chaussettes de couleurs différentes, particularité qui a inspiré à John Bell le titre et le début d'un de ses articles les plus célèbres. Si on regarde une des chaussettes de Mr Bertlmann et que l'on voit qu'elle est rose, on sait immédiatement que l'autre n'est pas rose. Comme le dit Bell, cela n'a en soi rien de mystérieux. Mais supposons maintenant que les chaussettes soient, comme le chat de Schrödinger, dans des états superposés<sup>6</sup>. »

À ce point, où un chat s'ajoute aux chaussettes pour rendre très compliqué ce qui pourrait nous sembler simple, je me sens obligé d'introduire, avec beaucoup de prudence, quelques précisions. Le chat de Schrödinger est encore plus connu que les chaussettes de Mr Bertlmann dans les débats de la physique théorique, pour montrer

l'écart entre une réalité observable, et l'autre réalité qui est dévoilée par une vision quantique. Notamment, dans les « états superposés », qui permettent de dire qu'un chat est à la fois mort et vivant, ou que les chaussettes du professeur Bertlmann sont de la même couleur.

Reprenant la question des chaussettes, Jean Bricmont préfère renverser la proposition initiale de John Bell. Sans le dire méchamment, il pense que ce dernier a pris un très mauvais exemple, et que celui des chaussettes de monsieur-tout-le-monde serait bien meilleur. Ce monsieur-tout-le-monde a des chaussettes de même couleur ; quand on voit une chaussette rouge, on sait que l'autre est rouge, quand on voit une chaussette bleue, on sait que l'autre est bleue. Sauf, bien sûr, dans la théorie quantique des états superposés.

« Imaginons donc des chaussettes dans un état quantique superposé où elles seraient “à la fois” rouges et bleues. Mais, et c'est pour cela que l'on introduit des chaussettes, les deux chaussettes sont, comme on dit, “corrélées”, c'est-à-dire qu'elles ont toutes deux la même couleur (sauf pour Mr Bertlmann, mais mettons ce cas particulier de côté). L'état superposé est donc de la forme suivante : les deux chaussettes sont *à la fois* toutes les deux rouges *et* toutes les deux bleues, mais jamais l'une rouge et l'autre bleue<sup>7</sup>. »

Vous avez compris ? Non ? Ce n'est pas grave, vous restez comme moi au niveau d'une réalité tangible et observable où une chaussette est rouge ou bleue mais pas les deux à la fois. La discussion qui suit cependant (et dont je vous épargne la complexité) est du plus grand sérieux pour tenter de révéler le caractère incomplet de la théorie quantique. Et dans cette démonstration, la notion de quantités conjuguées par paires est essentielle. D'où l'exemple évident des chaussettes et le titre de John Bell. Car rien n'est plus évident qu'une paire de chaussettes, rien n'est plus évident que le fait que les chaussettes aillent toujours par paires, si parfaitement assorties que la chaussette du pied gauche semble exactement la même que celle du pied droit.

Bell toutefois a pris pour exemple celui, saugrenu, des chaussettes dépareillées de son collègue Bertlmann. Nous comprendrons pourquoi un peu plus loin, quand j'aurai expliqué l'« effet irruptif » de la chaussette. Mais pour le moment, ce qu'il convient de noter, c'est que les physiciens, même s'ils ont abondamment parlé de chaussettes dans leurs polémiques théoriques, ne l'ont en fait utilisée que comme un prétexte. Jean Bricmont le reconnaît d'ailleurs volontiers. « Bien sûr, le rôle des chaussettes est ici métaphorique, mais il existe des expériences faites sur des paires de particules, telles que photons ou (en

principe) électrons, dont les états quantiques sont à la fois superposés et corrélés et qui exhibent ces corrélations parfaites<sup>8</sup>. » La particule à la fois rouge et bleue, qui devient rouge sous les effets d'une mesure provoque la même transformation à distance de l'autre particule, qui n'est pourtant pas mesurée.

Dans le monde très ordinaire de la vie de tous les jours, ce serait un rêve. Alors que l'on a souvent beaucoup de mal à reconstituer les paires, il suffirait de toucher une chaussette rouge pour que l'autre devienne rouge à son tour. Hélas, nous ne vivons pas dans une réalité quantique, et il faut donc trouver l'autre chaussette rouge, remuer ciel et terre, s'agacer contre ces maudites chaussettes qui refusent de faire la paire.

Bref, le voyage entre protons et neutrons dans lequel je vous ai entraîné ne nous a rien appris sur la chaussette, jetée comme une vieille guenille dès que les démonstrations de physique pure prenaient leur envol. Une fausse piste typique donc, comme il en existe beaucoup d'autres quand la chaussette est annoncée en titre avec tambours et trompettes. Je suis désolé si je vous ai fait perdre votre temps. Vous aurez au moins appris que certains physiciens ne sont pas monsieur-tout-le-monde concernant les chaussettes et aiment faire preuve d'originalité. Einstein lui-même n'en

portait jamais – ce qui faisait beaucoup rire sur le campus de son université.

*« Pas de chaussette, pas d'amour »*

Continuons notre voyage. Dans une contrée intellectuelle très différente : les études sur la sexualité, où la chaussette n'est pas prise comme un simple prétexte mais interrogée en elle-même (bien qu'il s'agisse surtout de ses dimensions symboliques ou métaphoriques), ce qui promet au moins que nous ne nous engagerons pas dans une fausse piste, une pure spéculation intellectuelle.

Elle se rapporte à la sexualité dans des configurations très diverses. Parfois, il s'agit de simples glissements de significations ou d'évocations allusives. La chaussette est polysémique, d'autant que son évocation fait rire et renvoie à l'idée d'une banalité inoffensive. On ne se méfie pas de la chaussette. C'est ainsi par exemple que beaucoup de jeunes, pour qui leur téléphone portable est aussi important que la prune de leurs yeux, ont pris l'habitude de le protéger dans un étui, qu'ils appellent communément « chaussette ». Étui + protection = chaussette. Ce qui a donné l'idée à une équipe menant des actions de prévention dans le domaine de la sexualité des

jeunes de lancer le programme *No sock, no love*, en jouant sur l'assimilation du préservatif à la chaussette du téléphone.

« Notre réflexion a cheminé pour les accompagner, les aider à prendre soin de leur corps, de leur sexualité, d'où l'idée de concevoir un objet lié au téléphone portable, une chaussette dans laquelle les jeunes rangeraient leur portable et dans laquelle ils trouveraient un préservatif. *Sock* signifie chaussette en anglais. Et c'est par le mot "chaussette" que les jeunes désignent leur étui de portable. Pour nous, la référence à la chaussette renvoie pudiquement à ce qu'elle contient, au préservatif, donc à la protection. "*No sock, no love*" est un slogan clair et facile à retenir, qui signifie que, sans protection, il n'y a pas d'intimité possible<sup>9</sup>. » Pas d'amour sans chaussette, donc.

Mais au-delà des glissements sémantiques, si l'assimilation de la chaussette à la sexualité est tellement aisée, c'est que dans les tréfonds de notre mentalité collective quelque chose nous dit vaguement qu'il doit y avoir un lien entre les deux. Un quelque chose alimenté notamment par Freud en personne, il y a plus d'un siècle. Freud n'a pas écrit un livre entier sur la chaussette. Comme John Bell en physique, il s'est contenté d'une remarque, mais comme John Bell également, cette remarque est rapidement devenue culte et a été reprise en boucle par la suite. Les

chaussettes de Freud connaissent aussi leur quart d'heure de célébrité.

Ou plus exactement, les chaussettes des patients suivis par deux de ses collègues viennois, Rudolf Reitler et Victor Tausk. Le patient de Reitler, dans un geste obsessionnel et compulsif, ne cessait d'enfiler et de retirer ses chaussettes. Celui de Tausk, songeur, restait un temps infini à étirer les siennes avant de les mettre, fixant l'élargissement des mailles. Le diagnostic du docteur Freud fut imparable : le pied était le symbole du pénis, et le patient de Reitler simulait la masturbation. Quant au patient de Tausk, « au moment d'enfiler ses chaussettes, il était par exemple troublé par l'idée qu'il fallait qu'il étire les mailles, autrement dit les trous du tricot, et chaque trou formait pour lui le symbole du sexe féminin<sup>10</sup> ». La chaussette que l'on enfile évoquait le pénis, et la chaussette trouée le vagin.

Tout peut devenir très sexuel dans la chaussette. Après avoir lu Freud, Agnès, blogueuse nantaise, en est toute retournée. « Désormais, lorsque j'ouvre mon tiroir à chaussettes j'ai l'impression de faire une chose essentiellement cochonne, avec tous ces objets sexuels étalés, là<sup>11</sup>. »

*Le fétichisme de la chaussette*

N'oublions pas que nous nous situons ici au niveau de la symbolisation, la chaussette n'est pas un objet sexuel en tant que telle. Il en va différemment pour le fétichiste, qui se fixe sur l'objet *stricto sensu* au centre de ses obsessions. Pour les fétichistes des chaussettes, rien ne compte plus au monde que cet objet sacré. Car il existe des fétichistes des chaussettes, un peu moins nombreux que ceux vénérant les pieds ou les chaussures (le fétichisme le plus répandu), leurs proches cousins, mais qui n'en constituent pas moins un bataillon notable.

« Pourquoi le fétichisme des chaussures et des chaussettes féminines est si répandu ? » s'interroge un spécialiste. L'explication se trouverait dans la symbolisation freudienne. Tout y est dit, il n'y a rien à ajouter<sup>12</sup>. Mais une observation attentive révèle à quel point l'objet physique est vénéré dans ses particularités. Avec, pour chaque fétichiste, ses petites préférences secrètes. Qui, les chaussettes trouées, qui, les chaussettes sales, qui, les chaussettes qui puent. Je ne pensais pas que l'enquête allait m'entraîner dans cet univers étrange où ce qui habituellement fait hurler la ménagère se transforme ici en jouissance et volupté.

Mais c'est une des caractéristiques de la chaussette, que nous comprendrons mieux au fil de la lecture : elle se retourne fréquemment en son contraire, et surprend par ce retournement. Voyez par exemple ce que raconte ce fétichiste sur un forum de discussion : « Bonjour à toutes et à tous. Depuis tout petit, je suis attiré par les chaussettes des autres et leur odeur. Dès que quelqu'un les enlève, j'essaye toujours de les prendre discrétos et ensuite... hmmm... en me faisant du bien. Depuis septembre, je vais régulièrement chez une femme qui me laisse sentir ses chaussettes en l'embrassant aussi et lui faire des câlins. C'est une superbe rencontre. Je suis ouvert aux hommes aussi. Je ne recherche pas le passage à l'acte. Mais passer un vrai bon moment dans les bras de la personne tout en m'occupant de ses chaussettes. Et en l'embrassant. Pour l'odeur je n'attends pas une forte odeur mais juste celle de la personne<sup>13</sup>. »

Quand, malgré tous vos efforts, vous ne retrouvez pas une chaussette et que sa disparition inexplicquée vous agace, dites-vous qu'un fétichiste est peut-être passé par là et l'a discrètement dérobée pour assouvir ses pulsions. Certains cependant n'osent pas voler ou ne savent pas comment faire (rappelons qu'une chaussette neuve, non portée, n'a aucun intérêt, un fétichiste ne saurait acheter ses objets de fantasmes en boutique).

La demande potentielle de chaussettes usagées a ainsi créé un véritable business – ce qui a donné une idée à Roxy Sykes, une Anglaise de 33 ans, qui affirme gagner 115 000 euros par an en vendant ses chaussettes usées à des fétichistes<sup>14</sup>. Elle poste des photos de ses chaussettes sur les réseaux sociaux, et les propose à la vente. Comptez en moyenne 23 euros pour une paire de chaussettes ayant été portées. Son affaire marche si bien qu'elle a embauché d'autres modèles souhaitant entrer dans l'industrie du fétichisme de la chaussette. À l'heure où la production des chaussettes bascule massivement vers la Chine, et où nous réfléchissons aux possibilités de relocalisation industrielle, il y a là peut-être une piste intéressante pour le ministère de l'Économie...

Mais tout n'est pas rose dans l'univers du fétichisme des chaussettes. La première réaction est d'en rire mais certains fétichistes ont des penchants qui n'ont rien d'amusant. Ils ne sont guère attirés par l'usage solitaire de l'objet (encore moins par les odeurs). Non, ce qui les intéresse est la fraîcheur des jeunes filles, voire de très jeunes filles. Nous entrons là dans un domaine extrêmement problématique, qui évite souvent la qualification de délit pédophile pour la simple et bonne raison que la chaussette rassure et amuse. Comme d'habitude.

Voyez ce fait divers rapporté par les médias locaux : « Le fétichiste des chaussettes a récidivé à Dijon<sup>15</sup>. » Une petite fille de 12 ans rentrait chez elle à vélo, des chaussettes *Hello Kitty* aux pieds. L'agresseur, lui-même à vélo, la double et menace de la frapper si elle ne lui donne pas sur-le-champ ses chaussettes. La fillette s'exécute, choquée. « Quand elle m'a rapporté les faits, j'ai d'abord souri, je me suis dit "c'est une blague" » déclare le père de la victime, avant de se reprendre fermement en considérant la gravité des événements. « Pour nous c'est d'abord une agression et pour notre fille aussi. Elle ne comprend pas pourquoi il lui a demandé ses chaussettes<sup>16</sup>. » La police a perquisitionné chez lui et découvert six paires de chaussettes de petites filles dans ses tiroirs.

La chaussette ne doit pas toujours faire rire, des crimes peuvent être commis en son nom.

### *Souvenir d'enfance*

Il y aurait sans doute encore beaucoup à dire sur les extrapolations sexuelles de la chaussette, mais je m'arrête là car il nous faut poursuivre notre chemin, vers d'autres secrets. Après les mathématiques, la physique, la psychanalyse, il est temps maintenant de voir comment la philosophie s'est

interrogée sur la chaussette. Nous commencerons avec Walter Benjamin.

Les intellectuels ayant réfléchi sur la chaussette sont généralement partis d'une expérience personnelle qui avait attiré leur attention. John Bell avait été frappé par les chaussettes dépareillées de son collègue ; Hegel, nous le verrons, était plutôt préoccupé par le problème des chaussettes trouées (sans aucune connotation sexuelle, rien à voir avec Freud) ; Walter Benjamin, quant à lui, se remémore un souvenir d'enfance qui l'avait profondément marqué<sup>17</sup>. Il se souvient des moments de contemplation et de manipulation interminables qu'il aimait à passer face au tiroir à chaussettes, s'amusant à défaire et refaire les paires repliées en petites boules (Rob Eastaway aurait dû lire Walter Benjamin pour vaincre à coup sûr la loi de Murphy !). Il s'agissait pour lui d'un jeu, irrésistiblement attirant, dégageant des sensations agréables, mais qui lui donnait aussi, déjà, matière à penser. Les rudiments de certains de ses futurs concepts philosophiques avaient commencé à se former là, sans qu'il le sache encore, face au tiroir à chaussettes.

L'idée qu'il expérimentait était celle d'une opposition entre deux phénomènes, réunis par un même terme (chaussettes<sup>18</sup>), mais s'opposant par le seul fait de déplier ou replier l'objet. « Aucun plaisir ne surpassait à mes yeux celui

de plonger ma main aussi profondément que possible à l'intérieur. Et pas seulement à cause de la chaleur laineuse de cette petite pochette. C'était "l'apporté-avec" que je tenais dans ma main à l'intérieur enroulé qui m'attirait ainsi dans les profondeurs<sup>19</sup>. » La petite boule, qu'il pouvait agréablement prendre dans la main, apparaissait comme une totalité parfaite, renfermant un secret, une autre réalité, qu'il pouvait découvrir en la dépliant. « C'est le geste de défaire la boule qui dévoile sa magie, et en même temps la détruit<sup>20</sup>. » Car l'unité de la forme et du contenu, la totalité, ont alors disparu.

Cette expérience fondatrice lui permettra de souligner la difficulté de la critique littéraire, qui, en faisant son nécessaire travail d'analyse dans une fragmentation sans fin, détruit l'unité qui offrait une autre entrée dans le texte. Plus largement encore, ce jeu d'enfance avec les chaussettes est transformé en métaphore critique de la démarche déconstructionniste des Lumières et de Kant en particulier, et trace les lignes d'un programme visant à l'élaboration « d'un concept supérieur de connaissance qui puisse inclure la dimension à la fois religieuse et historique de l'expérience<sup>21</sup> ».

Dans la scène du tiroir à chaussettes, « la religion correspondrait au moment où l'enfant plonge la main dans la boule de laine et éprouve son mystère – celui du rassemblement ou de la liaison de

forme et du contenu – tandis que l’histoire est ce qui reste à la fin du jeu quand, après avoir essayé inutilement d’enlever “l’apporté-avec” de son sac, il se retrouve avec la simple paire de chaussettes<sup>22</sup> ».

À l’heure où il est permis de s’interroger sur « l’échec de la rationalité occidentale<sup>23</sup> », qui se perd dans les sables d’une hyperspécialisation aveugle quand elle n’abandonne pas tout le pouvoir à la dictature vide de sens des algorithmes, la réflexion de Walter Benjamin s’avère de la plus brûlante actualité. Mais comment retrouver un savoir qui maintienne une unité de sens, la magie de la petite boule de chaussettes repliées, tout en déroulant la démarche analytique ? Le philosophe rêve d’une mystique profane qui puisse se conjuguer à l’implication historique.

Un siècle avant lui, Friedrich Heinrich Jacobi, se posant la même question, avait une réponse différente : seule une perception transcendante peut éviter la dérive vers la froidure d’un rationalisme étroit. Et, incroyable mais vrai, que fait Jacobi pour développer ses arguments ? Un siècle donc avant Benjamin, dans une lettre critique adressée à Fichte, lui aussi prend l’exemple de la chaussette<sup>24</sup> ! Nul souvenir d’enfance pour Jacobi, pas de tiroir à chaussettes. En ce début de XIX<sup>e</sup> siècle où les chaussettes sont encore tricotées par les ménagères, c’est l’image du fil sur

lequel on tire qui le frappe. Ce fil qui, si l'on n'y prend garde, peut totalement détricoter la chaussette, réduire son être au néant. Le rationalisme étroit conduit au nihilisme comme le fil détricote la chaussette. La chaussette intronisée dans la splendeur d'une réalité quasi transcendante face au néant, voici qui a fière allure et la sauve de son médiocre ordinaire !

*La chaussette trouée de Hegel*

Je dois avouer être un peu déçu malgré tout. Bien que la chaussette sorte de son anonymat pour être arborée à l'avant-scène de somptueuses polémiques philosophiques, on n'en apprend guère plus sur elle. Comme en mathématique, et comme en physique quantique, son destin s'avère en philosophie très paradoxal : après avoir donné matière à penser, on l'oublie, on la laisse tomber tel un oripeau devenu inutile. Je ne dirais pas que la philosophie ne sait pas remettre les pieds sur terre, car telle n'est pas sa vocation. Mais si les chaussettes donnent matière à penser, c'est peut-être qu'elles ont des choses à dire par elles-mêmes, pas seulement en étant utilisées comme métaphores. Après toutes ces envolées sublimes, il faudrait pouvoir revenir aux chaussettes, et les interroger armés de ces concepts sophistiqués.

Hegel va nous y aider. Lui aussi a philosophé sur les chaussettes, d'une manière très dialectique bien entendu. Lui aussi, hélas, a fini par les oublier dans le cours de sa brillante démonstration. Mais à la différence de ce qui précède, toutes ces idées parties des chaussettes qui n'y sont pas revenues, le corpus théorique qui ressort de ses réflexions pourra être utilisé avec efficacité pour commencer à élucider leur mystère. Hegel avait fait les premiers pas dans cette direction sans le savoir.

Venons-en aux faits. Pour Hegel, pas de chaussette qu'on détricote, pas de souvenir d'enfance, de tiroir à chaussettes, de chaussettes dépareillées d'un collègue : ce qui l'intéresse, ce sont les chaussettes trouées. J'ai mené l'enquête pour tenter de découvrir d'où lui était venu cet intérêt. D'une observation, d'une expérience personnelle ? Quel rapport Hegel entretenait-il avec ses chaussettes ? Quels problèmes lui posaient-elles ? Malgré mes efforts, je n'ai rien découvert. L'ordinaire de la vie quotidienne des grands hommes reste souvent dans l'ombre, encore plus quand il s'agit du banal dans ce qu'il a de plus banal – et il n'y a rien de plus banal qu'une chaussette.

J'en suis donc réduit à laisser libre cours à mon imagination. Hegel sans doute a-t-il vu parfois se former des trous dans ses chaussettes. Après

tout, cela peut arriver à tout le monde, y compris aux esprits les plus brillants. C'est un petit événement désagréable certes, mais pas trop grave tant que la chose reste cachée. Cependant, pour Hegel, ce fut une révélation. Le désagrément fut très vite oublié, remplacé par l'exaltation de la découverte qu'il venait de faire : la chaussette ne parvenait à l'existence, à la pleine conscience du sujet pensant la portant à son pied, que parce qu'elle était trouée.

La phrase de Hegel sur les chaussettes (comme d'autres phrases sur les chaussettes) est devenue célèbre et désormais connue sous le nom d'*aphorisme de Iéna* : « Une chaussette reprise vaut mieux qu'une chaussette déchirée, il n'en va pas ainsi de la conscience de soi<sup>25</sup>. » Car la conscience de soi naît d'une déchirure, qui incite au cogito et à la création d'une nouvelle unité. Paradoxalement, la déchirure forme la pensée de la chaussette dans la conscience alors que la chaussette reprise la fait disparaître.

En 1968, Heidegger ouvrira un séminaire, qu'il tenait en France, par le commentaire de la phrase de Hegel<sup>26</sup>. La conscience de soi spontanée impliquée dans les objets de la vie quotidienne est tentée d'inverser l'aphorisme, en accord avec le sens commun : mieux vaut une chaussette reprise qu'une chaussette trouée. Mais pour Hegel, la problématique centrale de la philosophie moderne

est la pensée dialectique-réflexive qui ouvre sur une conscience de soi d'un niveau supérieur. Le trou implique d'entrer dans le cogito et de réfléchir à la chaussette ; il met en mouvement une dialectique intellectuelle tout en faisant apparaître la chaussette à la pleine conscience.

On peut penser que Hegel ne reprisait pas lui-même ses chaussettes et que la femme qui se chargeait de cette besogne était moins ravie que lui par ce cogito. Mais ce qu'il faut retenir d'essentiel tient en ceci : la chaussette émerge à la conscience quand elle sort de la banalité, de l'ordinaire. Elle n'émerge à la conscience *que* lorsqu'elle sort de la banalité, de l'ordinaire. C'est une des clés de son mystère.

## 2.

### Banales et moquées

#### *La construction sociale de la banalité*

Comment un objet entre-t-il dans la banalité ? Comment les gestes qui le manipulent deviennent-ils insignifiants, automatiques, impensés ? On pourrait croire que cet objet est insignifiant et banal en lui-même. Or il n'en est rien. Le banal résulte d'un processus de construction extraordinairement complexe et précis. Un objet n'est jamais banal en lui-même, c'est la mécanique sociale qui le fabrique ainsi. La chaussette aurait pu avoir une tout autre destinée.

Tout commence par la construction, plus large, de la réalité sociale. Qui, elle non plus, n'est pas un donné objectif (ou seulement en partie), mais résulte de transactions permanentes pour définir des consensus. Ces consensus déterminent ce qui est « normal » et ce qui ne l'est pas, normalité qui progressivement se transforme en évidence communément partagée, donc en réalité.

Nous sommes d'accord, par exemple, pour dire que rouler à gauche en France, c'est criminel ou insensé. On doit rouler à droite, point ! Telle est la réalité. Or, il s'agit d'une convention, le résultat de débats anciens, et il suffit de franchir la Manche pour inverser le sens. Nous sommes d'accord pour dire qu'il faut éviter les excès de sucre et de graisses dans notre alimentation, et qu'il faut manger des légumes verts et des fruits. Pourtant, il y a un peu plus d'un siècle, les consignes médicales étaient exactement à l'opposé (il fallait manger du sucre et des graisses, éviter les légumes verts<sup>1</sup>). De tels débats continuent à avoir lieu chaque jour, nous impliquant tous, sur une infinité de sujets les plus divers. La crise du Covid-19 a même été l'occasion d'une intensification du processus, avec des changements de réglementation et des variations permanentes de ce qui était normal et de ce qui ne l'était pas (comment porter son masque, qu'est-ce qu'un commerce essentiel ?). Ce qui nous apparaît évident a été en fait fabriqué de telle manière que cela *devienne* évident, indiscutablement vrai, assurément réel.

Les sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann ont analysé avec précision ce processus de construction sociale de la réalité<sup>2</sup>. Ils distinguent deux niveaux. Le plus visible, ouvertement débattu, débouchant sur des règlements ou des convictions

partagées. Et une couche profonde, plus discrète, mais produisant une réalité plus dure et incontestable ; celle qui touche aux gestes les plus simples et les plus ordinaires de la vie personnelle. « Parmi les réalités multiples, on en trouve une qui se présente elle-même comme la réalité par excellence. C'est la réalité de la vie quotidienne. Sa position privilégiée lui donne le droit de porter le nom de réalité souveraine. » Elle « s'impose à la conscience d'une manière extrêmement massive, urgente et intense<sup>3</sup> ».

À l'intérieur de cette vie quotidienne, il est possible de distinguer encore des couches plus ou moins denses. Tout au fond se trouve le banal, qui n'accroche jamais le regard, et qui devient parfaitement invisible. Cette discrétion ne doit pas tromper, car c'est justement ce qui le rend plus fort. À mesure qu'on l'oublie, il se fait encore plus évident, le socle fondateur d'autres réalités plus friables.

Hegel a tort sur ce point. Certes la chaussette trouée donne accès au cogito. Mais que pèse le cogito d'une personne face à l'immense processus de construction sociale de la réalité ? Le poids infime d'idées légères comme le vent. La banalité, elle, a la densité du plomb. La chaussette ordinaire fonde les bases de notre civilisation.

Posez la question épistémologique de la chaussette au petit enfant, celui qui fait ses

premiers apprentissages. Mettre des chaussures s'avère une épreuve pas si compliquée ; il suffit de reconnaître la gauche et la droite. Mais enfiler correctement des chaussettes exige des mois et des mois d'expérimentations laborieuses. Cela demande de la dextérité. En effet, le talon est rarement à sa place.

« Au départ, il sera un peu maladroit et sera certainement agacé de ne pas encore y arriver tout seul, mais encouragez-le<sup>4</sup>. » Pendant toute cette période, l'enfant ne rêve que de se libérer du cogito hégélien : son rêve est de faire disparaître la chaussette dans l'ordinaire anodin des automatismes qui rendent la vie plus facile. On devient grand en renvoyant la chaussette dans la banalité ordinaire, l'insignifiant fondateur.

*Faut-il repasser les chaussettes ?*

Quand, pour une raison ou une autre, la chaussette sort de l'oubli, elle crée instantanément un effet de surprise, provoquant des décharges émotionnelles ; agacements, colères ou rires. L'effet est beaucoup plus fort que pour un autre objet, qui ne serait pas aussi profondément enfoui dans la banalité ; on ne s'attendait pas du tout à voir la chaussette occuper une place de premier plan dans ses pensées. Et l'on cherche

avec impatience à la renvoyer dans l'invisibilité, à la remettre à sa place.

La place des chaussettes est d'ailleurs une question très intéressante. Elles doivent se situer à un endroit fixé, dans l'ordre des choses qui régit la vie quotidienne, et elles doivent le faire de façon impérative, évitant à l'individu d'avoir le moindre doute, ce qui n'est pas toujours simple (excepté quand elles sont aux pieds) car elles occupent plusieurs places selon les circonstances (sales dans un tas ou négligemment abandonnées par terre, dans le lave-linge, sur un fil pour sécher, dans un tas de linge propre en attente de repassage, rangées dans un tiroir). D'où le drame quand une chaussette a perdu sa jumelle, contraignant à un effort mental particulièrement insupportable.

L'idéal ménager de toute chaussette est de ne jamais déclencher le cogito. Dans le rangement, en étant toujours à « sa place ». Et dans le travail de remise au propre après son usage. Quand une chaussette devient-elle sale ? Le rêve est de décider en une fraction de seconde, sans être envahi par les hésitations. Pour les uns, grâce à une routine implacable (après chaque utilisation, tous les soirs, par exemple).

Pour les autres, en utilisant un indicateur olfactif basé sur un test très simple : il suffit de sentir la chaussette. Une fois envoyée au

lavage, elle ne doit pas perdre son double dans la machine. Et après séchage (doit-on les étendre scrupuleusement par paires ? Chacun ses principes, l'important étant de ne pas les remettre en cause) se pose la question du repassage. Repasser les chaussettes ? Mais vous n'y pensez pas ! Quelle idée saugrenue me direz-vous peut-être. Mais attendez, attendez, il faut que je précise certaines choses.

Ce qui doit être ou non repassé n'est pas une question publiquement débattue et ne débouche donc pas sur un consensus dans la construction sociale de la réalité. Chacun a sa propre vérité, sa réalité secrète rien qu'à lui, avec des variations considérables d'une famille à l'autre. Je l'avais constaté dans une enquête sur les pratiques ménagères<sup>5</sup>. Ici on repassait tout, là on ne repassait rien, et quand le choix était intermédiaire, ce n'étaient pas les mêmes pièces de linge qui étaient repassées.

Lorsque je demandais à une personne pourquoi elle repassait les torchons ou les chaussettes, elle me répondait sans argumenter davantage : « Parce que c'est comme ça ! » Mon interlocuteur sentait en lui une évidence incorporée, qui déclenchait des automatismes gestuels, sans avoir à y penser. « C'est comme ça ! » Et remettre en cause ces certitudes fondatrices de l'ordre des choses aurait pu ébranler tout l'édifice de sa personnalité.

D'ailleurs, quand je répétais ma question (« Mais pourquoi c'est comme ça ? »), on me répliquait à la seconde d'une voix sèche : « C'est comme ça parce que c'est comme ça ! » Passez votre route, monsieur l'enquêteur, posez-moi des questions sur tout ce que vous voulez, le sexe ou l'argent, mais il est des choses qui doivent rester secrètes, parce que secrètes à moi-même. Si je repasse les chaussettes, je dois en ignorer la raison.

Certains vêtements sont plus repassés que d'autres, les chemises par exemple. (Quoi qu'il existe bien des manières de faire, j'avais notamment rencontré des femmes – ce sont en très grande majorité elles qui repassent – qui n'allaient pas en dessous de la ceinture). Les chaussettes, à l'inverse, font souvent partie des articles qui passent directement du séchage au rangement. Il reste cependant une belle proportion de personnes qui les repassent, mais qui, étant minoritaires, se trouvent confrontées, lors de discussions ou de rencontres diverses, à des remises en cause de leurs évidences fondatrices. « Tu repasses les chaussettes ? Non, tu rigoles ! Mais pourquoi tu fais ça ? » La pauvre repasseuse montrée du doigt cherche alors désespérément des arguments qui n'existent pas. « Je ne sais pas, c'est comme ça. »

Patricia avait connu ce petit drame des moqueries et critiques dissolvant son évidence. Elles provenaient régulièrement de son mari, vaguement

honteux d'en faire si peu à la maison, et qui trouvait à se déculpabiliser ainsi. « Il me disait : "T'es ridicule, les chaussettes, tu peux les plier". » Elle était entrée dans une zone de turbulences mentales, et repasser les chaussettes lui devenait de plus en plus pénible à force de penser qu'elle pourrait peut-être s'en dispenser. Elle avait perdu sa sérénité ancienne, quand elle se posait d'autant moins de questions que son système était radical : elle repassait tout. « Avant je repassais tout : slips, chaussettes, tout, tout ! » Elle ne s'était jamais interrogée, et avait installé ses critères d'action sans même s'en rendre compte, à l'adolescence. « C'était un truc de famille, parce que j'ai toujours vu ma mère faire ça. [...] Quand elle vient maintenant, elle est malade que je ne repasse pas les chaussettes ! » Après avoir longtemps résisté à son mari, elle mène donc la guerre des chaussettes contre sa maman, elle-même fragilisée par ce soudain changement d'alliance dans la famille. Mais elle le jure, elle ne reviendra jamais en arrière, elle a l'impression d'avoir progressé dans la vie, d'être devenue plus légère. Il faut savoir parfois se libérer des chaussettes...